Article paru en février 2008 dans la revue allemande « Sezession »

Ernst Jünger et la « Nouvelle Droite »

La Nouvelle Droite n'a évidemment pas eu à faire connaître en France le nom d'Ernst Jünger. Lorsqu'elle apparaît, à la fin des années 1960, l'auteur des *Falaises de marbre* est déjà bien connu du public français. Non seulement il est bien connu, mais Jünger est sans doute à ce moment-là l'écrivain allemand le plus célèbre et le plus lu de ce côté-ci du Rhin. Cette situation, qui n'a pas manqué d'étonner les Allemands, s'explique de multiples façons. Jünger, tout d'abord, a été traduit relativement tôt : ses principaux ouvrages sur la Première Guerre mondiale paraissent au début des années 1930, et ils lui ont valu d'emblée la célébrité[1]. Mais surtout, la France a joué dans l'itinéraire de Jünger, aussi bien dans sa vie que dans sa formation spirituelle et littéraire, un rôle de premier plan. Depuis son escapade de jeunesse dans la Légion étrangère, depuis la terrible expérience des tranchées, la France n'a cessé d'occuper chez Jünger une place significative, dont témoignent aussi bien les nombreuses relations qu'il a entretenues avec des Français, ses lectures de Barrès ou de Léon Bloy, mais aussi les traductions qu'il a faites lui-même des *Maximes* de Rivarol ou de textes de Guy de Maupassant et de Paul Léautaud. Enfin, Jünger a eu la chance de toujours trouver en France des traducteurs de grand talent, de Henri Thomas et Henri Plard jusqu'à Julien Hervier et François Poncet, assez sensibles à son style et à sa pensée pour en rendre avec justesse toutes les nuances.

« Je pense, disait Jünger en 1973, que les Français savent apprécier lorsqu'un Allemand se présente comme tel au lieu de chercher à tout prix à se donner un visage qui n'est pas le sien »[2].

Cette célébrité, toutefois, n'a longtemps été acquise qu'au prix d'une certaine équivoque. Pour les Français, au moins jusque vers 1975, Ernst Jünger était perçu comme une figure appartenant exclusivement au monde littéraire. On connaissait bien entendu l'arrière-plan politico-historique de son œuvre, mais il n'apparaissait pas comme un acteur de cette période et, de son séjour à Paris sous l'Occupation, on retenait surtout ses fréquentations littéraires (Jean Cocteau, Paul Morand, Pierre Drieu La Rochelle, Sacha Guitry, Jean Giraudoux, Henry de Montherlant, Jean

Schlumberger, etc.) nouées pour la plupart dans le salon de Florence Gould. Jünger n'avait-il pas lui-même décrit Paris comme « la grande ville des livres » ?[3] Ses écrits politiques de jeunesse étaient totalement ignorés, au moins du grand public. Les noms de Franz Schauwecker, de Hugo Fischer, d'Ernst Niekisch, de Friedrich Hielscher et même de Carl Schmitt étaient eux aussi inconnus. Bref, Jünger était vu comme un écrivain, et rien d'autre. Ajoutons que Jünger lui-même, non seulement se satisfaisait apparemment très bien de cette situation, mais y contribuait à sa façon, puisqu'il opposa longtemps son refus à la traduction en France de son grand livre de 1932, *Der Arbeiter*.

Or, c'est précisément sur ses livres non traduits, entourés de ce seul fait d'une sorte d'aura mythique, que se concentra assez vite l'intérêt de la Nouvelle Droite. Au début des années 1960, je ne connaissais moi-même de Jünger que ses livres déjà parus en français. J'avais lu bien entendu ses récits de la Première Guerre mondiale mais, contrairement peut-être à certains de mes amis, ils ne m'avaient guère marqué, en raison sans doute de mon manque d'intérêt pour les choses militaires ! *Sur les falaises de marbre* (*Auf den Marmorklippen*) et *Jeux africains* (*Afrikanische Spiele*) m'avaient plus intéressé, de même que *Héliopolis* et surtout le *Traité du Rebelle ou le recours aux forêts* (*Der Waldgang*). *L'Etat universel* (*Der Weltstaat*), en revanche, m'avait plutôt rebuté.

La découverte de l'« autre Jünger », c'est évidemment à mon ami Armin Mohler que je la dois. Son *Handbuch der Konservative Revolution*, que j'essayais de déchiffrer avec les quelques maigres rudiments d'allemand que je possédais alors, fut pour moi une révélation. Dans cette vaste mouvance, aux ramifications innombrables, je ne voyais nullement un courant de pensée qui aurait servi de *Wegbereiter* au national-socialisme, ainsi qu'on l'a dit parfois, mais au contraire un courant alternatif dont le développement et une meilleure structuration auraient peut-être pu épargner au monde le désastre hitlérien.

Armin Mohler, dans les conversations que j'avais avec lui, me parlait souvent de Jünger, dont il avait été, comme on le sait, le secrétaire particulier durant plusieurs années après la guerre et vis-à-vis de qui, sur la base de sa propre expérience, il nourrissait des sentiments assez ambivalents. Alors que je trouvais la mouvance jeune-conservatrice la plus intéressante, politiquement et intellectuellement, il ne dissimulait pas sa prédilection pour le courant national-révolutionnaire. J'étais plus réservé que lui sur la valeur intrinsèque des notions de « nation » et de « mouvement », mais l'idée de révolution me séduisait incontestablement. Grâce à Mohler, je découvris que Jünger avait collaboré à des journaux d'orientation « néonationaliste » ou bündisch comme *Arminius*, *Die Standarte* ou *Die Kommenden*, qu'il avait publié *Der Arbeiter* et *Die totale Mobilmachung*, qu'il s'était lié au « national-bolchevik » Ernst Niekisch. Je découvris aussi les dessins de A. Paul Weber, qui me firent grande impression. Tout cela est aujourd'hui bien connu, mais à l'époque c'était, pour moi en tout cas, une nouveauté absolue.

Je m'empressais de communiquer mes découvertes autour de moi. Sans cesse je

revenais à ce *Handbuch der Konservative Revolution*, en me promettant de parvenir un jour à en faire publier la traduction[4]. Le premier résultat de ces efforts fut la réédition sous forme d'une petite brochure, par les soins du Groupement d'études et de recherche pour la civilisation européenne, principale association de ce qu'on n'appelait pas encore la Nouvelle Droite[5], d'un des rares textes déjà parus en France sur *Der Arbeiter* : Marcel Decombis, *Ernst Jünger et la « Konservative Revolution ». Une analyse de « Der Arbeiter »* (GRECE, Paris 1973). Œuvre d'un germaniste déjà décédé, ce texte était augmenté d'une brève bibliographie et d'une préface originale rédigée par Armin Mohler. Celui-ci présentait l'ouvrage de Jünger comme l'« un des rares grands livres de ce siècle », mais aussi comme un « bloc erratique » à l'intérieur de son œuvre, et qualifiait sa parution, en 1932, d'« événement extraordinaire ». Parlant du *Travailleur* et de la première version du *Cœur aventureux* (*Das Abenteuerliche Herz*), il dira plus tard : « Aujourd'hui encore, ma main ne peut saisir ces ouvrages sans se mettre à trembler ».

Dans sa préface, Mohler disait aussi, à trois reprises, que *Der Arbeiter* était un ouvrage « intraduisible ». Il a pourtant fini par être traduit, en 1989 et par Julien Hervier[6], sans d'ailleurs véritablement déclencher les polémiques que Jünger avait quelque temps redoutées.

A cette date, je n'avais pas encore fait la connaissance personnelle de l'écrivain. Cependant, le 15 mai 1977, alors que je participais au Festival international du livre de Nice, à la fois pour le compte du *Figaro-Magazine* et pour les éditions Copernic, qui y tenaient un stand (je venais de recevoir le Grand Prix de l'Essai de l'Académie française pour mon livre *Vu de droite*), je m'entendis interpeller par mon nom. Je me retournai et vis un homme de taille moyenne, très droit, casqué de cheveux blancs, qui portait une veste en velours et un fin pull over à col roulé, mais que je ne reconnus absolument pas. « Bonjour, me dit-il, je suis Ernst Jünger ». Je restai sans voix. Nous eûmes ce jour-là une discussion de plus d'une heure. Des photographies furent prises. Un grand et beau souvenir.

Entre temps, près de dix ans après la publication de la brochure de Marcel Decombis, j'avais recueilli sur la période « politique » du jeune Jünger une documentation suffisamment importante pour rédiger à mon tour une étude sur *Der Arbeiter*. Une première version fut publiée fin 1981 dans la revue *Eléments*[7], puis une autre, beaucoup plus volumineuse, dans la revue *Nouvelle Ecole*, deux ans plus tard[8]. Cette dernière, qui était suivie de la traduction d'un article d'Ernst Niekisch paru dans *Widerstand* en octobre 1932 (« Zu Ernst Jüngers neuem Buche »), était en fait une véritable monographie qui, par la suite, allait être traduite en Espagne, puis en Italie, sous la forme d'un livre[9]. Je m'efforçais, non seulement d'y présenter les principales notions contenues dans le livre de Jünger et d'y retracer l'itinéraire de l'auteur dans les années 1920 et 1930, en donnant un certain nombre de repères sur l'histoire de la mouvance nationale-révolutionnaire, mais aussi de montrer comment la « problématique du Travailleur » n'avait cessé de réapparaître dans l'œuvre ultérieure de Jünger, sous des formes évidemment différentes, du fait notamment de l'évolution de ses idées sur la technique sous l'influence de son frère, Friedrich

Georg Jünger. Je présentais le livre comme indispensable à la compréhension d'une époque de transition définie comme un « interrègne » entre le règne des Titans et celui des Dieux. Je faisais aussi de nombreuses références à la pensée de Carl Schmitt et à la philosophie de Martin Heidegger, avec lesquelles je m'étais alors familiarisé.

Le 29 mars 1985, date du 90e anniversaire de l'écrivain, je lui envoyais un télégramme au lendemain d'une réunion publique à laquelle j'avais participé à Saint-Etienne. Il m'en remercia par une courte lettre manuscrite à laquelle était jointe une photographie. Dix ans plus tard, le 25 mars 1995, je lui adressais une lettre qui contenait ces seuls mots : « Merci d'être vivant ». Pour célébrer ce centenaire, le Club des Mille (association de soutien financier à la Nouvelle Droite) organisa le 21 juin à Paris une soirée en son hommage.

En 1996, je décidai de consacrer un numéro entier de *Nouvelle Ecole* à Jünger. L'éditorial que j'y signais commençait par ces mots : « Le XXe siècle est le siècle où le Prix Nobel n'a pas été attribué à Ernst Jünger. C'est une façon comme une autre de le définir ». Le numéro comprenait un entretien avec Jünger recueilli par son traducteur espagnol, Andrés Sánchez Pascual, des essais d'Armin Mohler, Gerd-Klaus Kaltenbrunner, Werner Bräuninger, Marcus Beckman, Serge Mangin, Pierre Wanghen et Marcus Beckmann, mais aussi la traduction, à titre de documents, de textes de Friedrich Hielscher, Albrecht Erich Günther, Ernst Niekisch et Friedrich Sieburg.

Jünger semblait alors être devenu immortel ! Fin 1997, je publiais une bibliographie de son œuvre chez un éditeur assez courageux (ou inconscient) pour faire paraître ce genre d'ouvrages, qui par définition ne trouvent jamais qu'un public assez restreint[10]. Cette bibliographie, dont je n'étais pas entièrement satisfait, aurait dû connaître une nouvelle édition, très largement augmentée, sur laquelle j'ai travaillé pendant de nombreuses années, mais que j'ai finalement renoncé à publier lorsque Nicolai Riedel, digne successeur de Hans Peter des Coudres et Horst Mühleisen, eut publié la sienne en 2003[11]. (Depuis cette date, mon travail de bibliographe s'est plutôt concentré sur Carl Schmitt !). Dans une première partie, je retraçais les grandes étapes de la vie de Jünger. Arrivé en 1997, j'écrivais : « Entré dans son 103e année, il continue à écrire ». Hélas !, quelques mois plus tard, le 17 février 1998, il disparaissait. Je lui rendis aussitôt hommage dans une émission diffusée le 7 mars par Radio-Courtoisie.

Depuis lors, Jünger est plus que jamais devenu un objet d'études. Le 7 novembre 1995, j'avais déjà participé à un colloque Jünger organisé à l'Université La Sapienza de Rome sous le titre « Due volte la cometa » (allusion au fait que l'écrivain avait eu l'occasion de voir passer deux fois dans sa vie la comète de Halley). Je suis aussi intervenu au grand colloque Ernst Jünger qui s'est tenu à Milan du 20 au 24 octobre 2000, ce qui m'a notamment donné l'occasion de faire la connaissance de Nicolai Riedel, à la veille d'un concert de Ricardo Mutti à la Scala. A l'issue d'un « pèlerinage » au Chemin des Dames, j'ai par ailleurs assisté à Laon, le 8 novembre 1998, au colloque sur Jünger et la Première Guerre mondiale, auquel participaient

également Danièle Beltran-Vidal, François Poncet, Isabelle Rozet, Olivier Aubertin, Manuela Alessio et quelques autres.

Mon admiration pour Jünger – à la fois pour l'homme lui-même et pour son œuvre – n'a jamais faibli. Mais peut-être a-t-elle un peu changé d'axe. Je m'étais il y a trente ans enthousiasmé pour le « premier » Jünger, celui des années 1920 et 1930. Avec le temps, et donc avec l'âge, je suis sans doute devenu plus sensible au « second » – à l'Anarque plus encore qu'au Rebelle, au penseur « intemporel » qui, étant monté plus haut, a su aussi voir plus loin.

Mais je voudrais encore ajouter ici un souvenir très personnel. Le 6 février 1993, invité à participer à un débat à Berlin, j'eus la désagréable surprise d'être proprement enlevé, physiquement agressé et même roué de coups par un groupe de jeunes militants « autonomes », tenants d'un « antifascisme » archaïque, qui ne savaient même pas que, dans ce débat, je venais parler contre la xénophobie ! De retour à Paris après une nuit passée dans les locaux de la Kripo à feuilleter des portraits censés me permettre d'identifier mes agresseurs[12], j'ai reçu un coup de téléphone d'Armin Mohler. Il voulait me dire que Jünger, qui avait appris l'incident, s'était aussitôt enquis auprès de lui de l'état dans lequel je me trouvais. Cette démarche m'a beaucoup touché.

Ernst Jünger n'a probablement pas été l'un des auteurs les plus fréquemment cités par la Nouvelle Droite française, mais il n'est pas douteux, comme on vient de le voir, qu'il a néanmoins beaucoup représenté pour elle.

Aujourd'hui, il n'est plus besoin de « compléter » l'image de Jünger que se font les Français, ce à quoi j'avais commencé par m'employer. Les différents aspects de son œuvre sont désormais bien connus. Comme Schmitt et Heidegger, ou encore Mircea Eliade, Jünger fait aussi bien entendu, de temps à autre, l'objet de critiques en forme de dénonciations. Elles émanent d'esprits sectaires qui, non seulement se trompent d'époque, mais ne s'occupent de Jünger que pour aboutir à des conclusions conformes aux préjugés qu'ils avaient au départ. Ces approches restent très minoritaires. Certes, la référence à Jünger reste relativement rare chez les intellectuels à la mode : c'est en Italie qu'il faut aller aujourd'hui pour voir des intellectuels de toutes opinions, de droite comme de gauche, citer constamment Jünger (tout comme ils citent constamment, une fois encore, Schmitt et Heidegger). Mais les lecteurs de l'auteur d'*Eumeswil* et des *Chasses subtiles* (*Subtile Jagden*) restent extrêmement nombreux.

Pratiquement tous les livres de Jünger ont aujourd'hui été traduits en France, chez les plus grands éditeurs, et la plupart d'entre eux sont constamment réédités. Les Journaux de guerre (*Strahlungen*) doivent reparaître ces jours-ci, chez Gallimard, dans la prestigieuse collection de la « Pléiade », avec un important appareil critique de Julien Hervier, à qui l'on doit aussi un recueil d'entretiens avec Jünger[13]. Les travaux universitaires sont coordonnés par le Centre de recherche et de documentation Ernst Jünger (CERDEJ), présidé par Danièle Beltran-Vidal, qui publie depuis décembre 1996 une livraison annuelle des *Carnets Ernst Jünger*[14]. Ce qui

manque encore, c'est la traduction intégrale des articles politiques de jeunesse (ils sont parus récemment en Italie, en trois volumes) et de la correspondance (on aimerait surtout voir paraître les lettres échangées avec Schmitt, Heidegger, Hielscher, Gottfried Benn et Gerhard Nebel), mais aussi une grande biographie « définitive » comparable à celle que Heimo Schwilk a récemment publié en Allemagne.

Ce qui est également très curieux, c'est qu'aucun livre de Friedrich Georg Jünger n'a jamais été intégralement traduit en français. Compte tenu de ses nombreuses relations dans le monde de l'édition, il me semble qu'Ernst Jünger n'aurait eu aucun mal à faire publier en France quelques œuvres de son frère. Sauf erreur de ma part, il ne s'y est jamais employé. Je me suis souvent demandé pourquoi.

Ernst Jünger aurait aujourd'hui 110 ans. « Les révolutions silencieuses sont les plus efficaces », disait-il. Il faut le lire en silence.

Alain de Benoist

1. *Orages d'acier. Souvenirs du front de France* (= *In Stahlgewittern*), Payot, Paris 1930 ; *Le boqueteau 125. Chronique des combats des tranchées 1918* (= *Das Wäldchen 125*), Payot, Paris 1932 ; *La guerre notre mère* (= *Der Kampf als inneres Erlebnis*), Albin Michel, Paris 1934.

2. « Jünger s'explique », entretien recueilli par Jean-Louis de Rambures, in *Le Monde*, Paris, 22 février 1973.

3. *Journal parisien* (*Pariser Tagebuch*), 16 juillet 1942.

4. Ce qui fut fait bien des années plus tard, dans la collection « Révolution conservatrice » que j'ai dirigée durant quelques années : Armin Mohler, *La Révolution Conservatrice en Allemagne 1918-1932*, Pardès, Puiseaux 1993. Cette traduction, incorporant tous les ajouts des plus récentes éditions allemandes, comprenait en outre un important cahier de photos et un recensement complémentaire de toutes les publications consacrées en France à la Révolution Conservatrice. C'est l'unique traduction intégrale du livre de Mohler parue à l'étranger.

5. L'expression de « Nouvelle Droite » n'a pas été initialement une autodésignation. Elle fut inventée par les médias en 1979 pour décrire un courant de pensée qui existait alors depuis déjà plus de dix ans. C'est la raison pour laquelle, conscient des équivoques qui s'y attachent, je l'emploie personnellement le moins possible.

6. *Le Travailleur*, Christian Bourgois, Paris 1989.

7. « La Figure du Travailleur. Réflexions sur un livre méconnu d'Ernst Jïnger », in *Eléments*, Paris, 40, hiver 1981-82, pp. 13-19.

8. « Ernst Jünger : la Figure du travailleur entre les Dieux et les Titans », in *Nouvelle Ecole*, Paris, 40, septembre-novembre 1983, pp. 11-61.

9. Alain de Benoist, *Ernst Jünger y El Trabajador. Una trayectoria vital e intelectual entre los Dioses y los Titanes*, Barbarroja, Madrid 1995 ; *L'Operaio fra gli Dei e i Titani. Ernst Jünger*

« sismografo » dell'era della tecnica, ASEFI-Terziaria, Milano 2000.

10. Alain de Benoist, *Ernst Jünger. Une bio-bibliographie*, Guy Trédaniel, Paris 1997.

11. Nicolai Riedel, *Ernst Jünger-Bibliographie. Wissenschaftliche und essayistische Beiträge zu seinem Werk (1928-2002)*, J.B. Metzler, Stuttgart 2003. Il est à signaler que Nicolai Riedel publie régulièrement des mises à jour de sa bibliographie dans *Les Carnets Ernst Jünger*.

12. Je les ai parfaitement reconnus, mais je me suis refusé à le dire. Je ne collabore pas avec la police.

13. Julien Hervier, *Entretiens avec Ernst Jünger*, Gallimard, Paris 1986. L'ouvrage a été traduit en italien, en espagnol et en anglais, mais pas en allemand.

14. CERDEJ : 1 ter, rue Carnot, F-05000 Gap.